

Molière au Théâtre français de Toronto

Pierre Karch

Number 136, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Karch, P. (2007). Review of [Molière au Théâtre français de Toronto]. *Liaison*, (136), 56–56.

Molière au Théâtre français de Toronto

PIERRE KARCH

EN AVRIL ET MAI DERNIERS, on a eu le plaisir d'assister au Théâtre français de Toronto à une comédie de Molière assez peu jouée, *George Dandin* (1668), dans une mise en scène de Guillaume Bernardi.

L'intrigue est plutôt simple. Un riche bourgeois épouse une aristocrate dont il n'a même pas tenté de connaître les sentiments à son égard, avant le mariage.

Comme elle le lui dit, ses parents ont fait tous les arrangements, sans la consulter. Dans ces conditions, elle ne voit pas pourquoi elle aurait des obligations envers lui. Elle se sent donc libre de recevoir les hommages puis les attentions d'un jeune gentilhomme, Clitandre. Mais George Dandin ne voit pas cette trahison d'un bon œil. Il essaie trois fois de la prendre en flagrant délit d'infidélité pour obtenir une séparation, mais chaque fois les preuves qu'il accumule contre son épouse ne servent qu'à le confondre. Cette comédie se termine mal, puisqu'en quittant la scène le mari trompé dit bien qu'il ne lui reste qu'une chose à faire pour sortir de la situation infernale dans laquelle il s'est mis : plonger dans la rivière la tête la première.

Glen Charles Landry, responsable du décor, des éclairages et des costumes, a opté pour une scène dégagée, entourée de rideaux de percale. Au centre, un faisceau de tiges métalliques représente un arbre au cœur duquel George Dandin se cache durant la scène de séduction que Clitandre joue sous ses yeux. Décor et accessoires font comprendre aux spectateurs qu'il est question, dans cette pièce, d'apparence et de dissimulation ; ce qu'on voit, la comédie, cache la vérité, le drame.

Les costumes sont tout aussi significatifs. La période choisie est un peu vague, plus proche de fait de la Belle Époque que du XVII^e siècle. Mais certains personnages portent des ceintures. Dandin en a d'ailleurs une large autour du cou pour nous faire voir qu'il étouffe de rage et d'orgueil blessé.

Angélique en a une aussi autour du cou, et sa robe en compte quelques-unes dans le dos. Elle peut se croire libre parce qu'elle voudrait l'être et vivre ses jeunes années comme il lui plairait. Mais ces ceintures signifient qu'elle subit la domination de ses parents qui décident de son avenir et la traitent toujours en enfant, et celle de son mari qui tient à la garder chez lui où l'on ne s'amuse guère.

Le long fichu que Clitandre s'est enroulé autour du cou va servir à lui lier les mains derrière le dos. Le lien entre l'accessoire et sa signification devient alors évident. Clitandre se croit libre, comme Angélique, mais il n'est pas maître de sa passion ou plutôt de son amour du plaisir.

Monsieur de Sotenville, lui, porte ses ceintures comme des décorations, sur son ventre. Il est fier des contraintes que lui imposent son nom et son rang. Il aimerait que son



Julian Doucet, Colombe Demers et Martin Albert (en arrière-plan).



France Gauthier, Robert Godin et Martin Albert.

gendre fasse comme lui et ne comprend pas qu'il n'accepte pas très bien la conduite qu'on lui impose.

Les comédiens portent ainsi leurs costumes comme une seconde peau et tirent un excellent parti de tous les éléments du décor. Chacun apparaît, disparaît pour surprendre, étonner, piéger ceux qui se croient dans une position dominante. C'est le plus souvent le cas de George Dandin (Martin Albert), qui se fait rouler par les nobles et par leurs serviteurs passés maîtres dans l'art de la fourberie, de l'insolence et de l'impertinence.

Les plus beaux rôles sont, bien sûr, les premiers. George Dandin oscille entre le désir de se venger et l'horreur des humiliations que son beau-père lui fait subir. Angélique (Colombe Demers) est plus complexe. Cela se voit surtout au cours de la scène où l'épouse coupable tente d'attendrir son mari, qui ne se laisse pas convaincre facilement. Colombe Demers ne recule devant rien, même pas devant les larmes qu'elle verse avec abondance.

Mais les personnages secondaires ont aussi de beaux rôles. Mélanie Beauchamp dans celui de Claudine, qui aide basement sa maîtresse, se fait grassement payer pour ses services et devient objet de désir pour Lubin (Dino Gonçalves), le serviteur enflammé mais mal éclairé de Clitandre. Elle mériterait le fouet, mais elle s'enrichit et triomphe.

Le rôle le plus ingrat est celui de Clitandre (Julian Doucet). C'est que Molière ne donnait jamais à ce genre de personnage un rôle reluisant, peut-être parce qu'il avait raison de détester ce type d'amant heureux.

Il ne faudrait pas oublier Robert Godin (Monsieur de Sotenville) dont le nom dit assez bien ce que Molière pensait du personnage. La même remarque vaut pour son épouse (France Gauthier). Ces deux comédiens apportent au spectacle de très belles voix, lors des intermèdes chantés.

L'après-midi où j'ai assisté à la pièce, la salle était comble. Ce qui assure un plus vaste public au Tft, ces dernières années, ce sont les représentations avec sur-titres qui facilitent la compréhension des anglophones.

Si je dois résumer en peu de mots, je dirais, sans contredire, que c'est la production la plus professionnelle que j'ai vue de *George Dandin* depuis cinquante ans. ■

Pierre Karch est critique de théâtre à Toronto depuis 1981.